

Lectures

par Michel Buttiens

Cette année-là, j'avais entrepris d'enregistrer les œuvres que j'avais traduites pour produire des livres-cassettes essentiellement destinés aux personnes aveugles ou malvoyantes. Tous les mardis après-midi, je me rendais donc au studio pour faire deux heures de lecture, que je préparais avec soin le restant de la semaine, cherchant le ton, soupesant chaque point-virgule pour lui donner, dans le texte, la longueur de pause qu'il méritait, annotant mes exemplaires de travail de nombreuses indications sur le rythme, le débit idéal, l'atmosphère à rendre, la musique des mots, l'envol du paragraphe jusqu'à son apogée, suivi du relâchement qui l'amènerait à son point final.

Au studio, le petit Jean-Marc suivait ma respiration, la fluidité de mon élocution, interrompant l'enregistrement lorsque, après de longues minutes de lecture, il sentait venir le moment où, fatiguée, ma voix risquait de sombrer dans la raucité. Au bout de ces deux heures de travail, Jean-Marc et moi discutons un peu des textes que je venais de lire ou de techniques d'enregistrement. Il trouvait ma basse superbe pour ce genre de boulot. « De la pure soie pour moi, disait-il invariablement. Tu vas en faire rêver des auditrices! » Selon lui, les usagers de la Magnétothèque avaient leurs préférences parmi les lecteurs et il arrivait souvent que leurs choix de livres soient dictés par le nom du lecteur et le timbre de voix qu'ils étaient sûrs de retrouver.

C'est un matin d'octobre que me parvint le premier message. Dès mon arrivée au bureau, j'avais consulté mon courrier électronique. Peu de choses ce jour-là : ma cliente de Toronto qui m'envoyait du travail ; un petit mot de Pierre à propos d'un projet pour le musée qui n'en finissait plus de démarrer ; et ce message, en provenance d'une adresse bizarre que j'ai aujourd'hui oubliée, et signé Lynn Barrow. « J'ai découvert Donald Hodgson grâce à vous, écrivait elle ; j'ai passé trois après-midi à vous écouter le lire. Par l'intensité de votre lecture, vous donnez vraiment vie à ses personnages comme à ses paysages. On perçoit toutes les couleurs des rues de La Nouvelle-Orléans. » Plus loin, elle disait avoir décelé, sous la frénésie et la joie de vivre du personnage principal, une certaine mélancolie. « Je vous sens seul au fond de vous-même. Je tiens à vous dire que je suis avec vous par mon écoute. Vous pouvez compter sur une fervente auditrice. » J'avais fermé la fenêtre sans imprimer le message et quitté le courrier électronique. De la mélancolie! Comment cela était-il possible ? Il ne devait y avoir aucune part de mélancolie dans le texte d'Hodgson. Ma voix m'avait-elle trahi en dépit de la qualité du texte de départ, de celle de la traduction et du travail de Jean-Marc?

« Lynn Barrow... non, ça ne me dit rien, mais tu sais, il en passe du monde ici », avait répondu Jean-Marc avant d'ajouter, l'œil taquin, « Ah mais, je te l'avais bien dit, hein, tu en fais rêver des auditrices! »

En rentrant chez moi ce mardi-là, je ne pouvais m'empêcher de penser à Lynn Barrow. Elle devait occuper un petit appartement près de la Magnétothèque, comme j'imaginai que les aveugles habitaient, aux abords du parc Lafontaine, peut-être. Un appartement d'aveugle, cela ne doit pas être très décoré, mais peut-être est-elle simplement très myope. Sans doute y a-t-il beaucoup de fleurs et de pots pourris. Et elle m'écoute ainsi, visuellement coupée du monde extérieur, dans sa bulle. Mais le courrier électronique, alors? Peut-être a-t-elle une soeur ou une amie fidèle qui lui dactylographie ses messages. Sûrement quelqu'un de très proche, car elle écrit des choses plutôt personnelles à de purs inconnus, en somme.

Arrivé devant mon immeuble, je savais que j'allais répondre à son message. Sur le palier du deuxième étage, mon texte était à peu près composé dans ma tête. En franchissant la porte de mon appartement, situé au quatrième, je l'avais un peu remanié, évitant notamment de parler de son infirmité pour me consacrer à l'ambiance de *Cap enragé*.

Installé devant mon ordinateur, je ne pus m'empêcher d'écrire combien j'avais aimé traduire ce roman d'Hodgson — que j'avais le plaisir de bien connaître — et surtout de l'enregistrer. Mais il fallait qu'elle écoute *Orage sur la baie*, une autre traduction d'Hodgson que j'avais produite récemment et qui se trouvait maintenant sur les tablettes de la Magnétothèque. Celui-là se passait en Gaspésie.

Elle mit quelques jours à répondre ; elle était partie faire un court séjour hors de la province. Elle me remerciait de mon message et ajoutait que, bien sûr, elle se procurerait *Orage sur la baie*, de préférence en librairie, car elle aimait réécouter certains passages de ses livres-cassettes. « Vous pouvez continuer à m'écrire pour me parler de votre travail et de votre passion pour la littérature, concluait-elle, je vous sens tellement intense dans ces enregistrements. »

Après quelques échanges, nous convînmes d'un rendez-vous, dans un café littéraire du Plateau. Je n'aurais pas de difficulté à la reconnaître, elle porterait une veste rouge vif avec col de fourrure noire et une toque en fourrure également. Je ne pris pas la peine de me décrire.

C'était un mercredi soir ; j'avais trimé sur la première ébauche d'une traduction « alimentaire » pour une grosse boîte. Le discours habituel, constellé de réalisations remarquables, de défis à venir et de la nécessité de transformer la culture de la Compagnie. Ces mots me trottaient encore en tête, lorsque, armé d'un livre-cassette, plus discret qu'un bouquet d'égantines, je poussai la porte du bistrot en question. Les quelques personnes attablées, des femmes en couple essentiellement, étaient absorbées dans leur conversation respective. Au porte-

manteau et sur les dossiers des chaises, pas de veste rouge, plutôt des Kanuks aux couleurs automnales — l'uniforme des gens branchés cet hiver-là.

Elle arriva quelques minutes plus tard. Je détaillais le contenu de la rangée de livres disposés à ma gauche, vers le fond du bistrot, lorsque je sentis une présence rouge toute proche. C'était elle : une petite blonde un peu ronde, mignonne, sans verres fumés, mais plutôt avec des yeux rieurs et, je m'en aperçus toute de suite, pas myopes pour un sou.

« Vous êtes Mark Salmon?

— Heu, Marc Salmand, oui.

— Bonsoir je suis Lynn ». L'accent était un brin méridional, rafraîchissant. Ayant ôté sa veste, elle s'assit et m'adressa un sourire. « Vous allez rester debout? Ce ne sera pas pratique!

— Excusez-moi, je...

— Qu'est-ce qui ne va pas? Vous ne m'aviez pas imaginée comme ça? »

Ça, elle pouvait le dire! Confus, je lui expliquai ma méprise. Elle en rit de bon coeur. Non, elle avait une excellente vue. Les livres-cassettes? Une façon de se détendre en attendant les clients. Elle tenait une librairie spécialisée dans les livres d'occasion. Parfois, les journées étaient longues et les clients plutôt rares en après-midi. Alors, elle écoutait des cassettes. Quant à son accent méridional, il venait tout droit de la région de Carcassonne. En fait, elle s'appelait Line Barrault, comme Marie-Christine, mais, ayant vécu longtemps en Louisiane, elle avait pris l'habitude d'angliciser l'orthographe de son nom. Ça présentait un autre avantage : les gens ne s'apercevaient pas tout de suite qu'elle était Française. Ça faisait partie de son système de défense. Les Françaises, c'est trop aguichant. Étant célibataire, il fallait souvent qu'elle tienne les hommes à distance. « Bien sûr, je ne dis pas ça pour vous », ajouta-t-elle.

C'est elle qui faisait les frais de la conversation. Petit à petit, je m'enlissais. Le bistrot était un peu bruyant. À la table devant moi, deux Soixante-huitardes attardées avaient entrepris de refaire le monde. Mais la pire distraction me venait du côté droit, ma meilleure oreille, celle qui capte tout : un trio d'enseignants remontait patiemment le fil des intrigues amoureuses dans l'administration de leur commission scolaire. Un des membres de ce trio avait la même voix — désagréable au possible — que cette comédienne de télé-romans dont le nom m'échappe, antipathique et féministe enragée. Line Barrault parlait à mi-voix et il m'était de plus en plus difficile de la suivre. « Et vous, parlez-moi un peu de votre travail ?

– Si ça ne vous fait rien, je préférerais aller dans un endroit plus calme. »

Il fut bientôt décidé qu'elle me ferait visiter sa librairie. Nous passerions acheter un bouteille de vin pour célébrer cette première rencontre. Nous attendions en file chez le dépanneur quand le client derrière moi se mit presque à me hurler dans l'oreille : « Oui, c'est moi ; je n'en ai pas pour longtemps. Je suis en train d'acheter *La Presse*. » Un de ces utilisateurs compulsifs du téléphone cellulaire! J'espère que son interlocuteur appréciait à leur juste valeur les précieux renseignements qu'il lui avait donnés. *La Presse* d'aujourd'hui, au moins?

Nous étions à peine sortis que Line Barrault se lança dans un discours passionné sur l'inutilité dérisoire de ces joujoux pour petits bourgeois gâtés. Elle semblait constamment prête à se lancer à l'assaut des barricades pour y décocher quelques pavés. Je me mis à rire. Elle me regarda pour voir si je riais d'elle. Mais non, je riais avec elle. Moi aussi, je trouvais cette vogue ridicule.

J'étais passé souvent devant sa librairie en me promettant d'en pousser un jour la porte, sans jamais m'y décider. « Vous ne paraissez guère curieux », fut le verdict de Line, comme je l'appelais déjà dans ma tête. C'était une boutique toute en profondeur avec des étagères le long des deux murs et un îlot central constitué de bibliothèques de fortune mises dos à dos. « Le meilleur coin, c'est ici, entre les livres d'histoire et les biographies », décréta-t-elle. Il y avait en effet une causeuse dont l'état témoignait du passage de nombreux postérieurs. Line approcha un tabouret où je posai la bouteille. De l'arrière-boutique, elle rapporta deux verres et l'indispensable tire-bouchon. Je lui expliquai que, pendant toutes mes années aux études, je n'avais jamais acheté de tire-bouchon, en dépit des nombreuses occasions de fêter. « Je me servais d'une corde avec un noeud au bout pour ouvrir les bouteilles. On commençait par enfoncer le bouchon dans le goulot, opération délicate car les bouteilles sont parfois un peu trop pleines, puis on glissait le noeud sous le bouchon, qui flottait en surface, et on tirait. J'étais devenu assez habile à cette petite manœuvre et il était bien rare que je gaspille du vin. » Elle voulut que je lui en fasse la démonstration. Nous disposions pourtant de l'ustensile adéquat, mais elle insistait. Je n'avais pas trop perdu la main ; toutefois, je ne pus éviter d'asperger la manche de mon chandail. Line rit à gorge déployée devant mon air un peu penaud malgré tout. Elle avait le rire clair des femmes demeurées enfants.

Loin du bruit, je me sentais plus à l'aide pour entreprendre une conversation sur mon métier. Mais le moment n'en était pas encore venu.

Il fallait d'abord faire le tour de la librairie, ce que nous fîmes. Line avait rassemblé une bonne collection de romans, nouvelles et recueils de poèmes québécois. Son rayon réservé aux biographies était un peu plus chenu et ne comportait guère de figures de proue de notre culture. C'est la section consacrée à l'histoire qui m'impressionna le plus, mais nous ne nous y attardâmes point,

préférant revenir vers les romans. Elle avait quelques livres-cassettes. C'est là que je me souvins du cadeau que j'avais gardé en poche.

« Heu, voilà, c'est le dernier roman que j'ai enregistré ; il n'est pas encore dans le circuit de diffusion. En fait, c'est ma dernière traduction d'Hodgson.

— Oh! Il ne fallait pas, protesta-t-elle. Mais c'est gentil à vous. Je l'écouterai avec plaisir. À présent, j'aurais une faveur à vous demander. Puisque vous êtes ici, j'aimerais vous me lisiez quelque chose. J'ai un exemplaire de *Cap enragé*...

Sa proposition me gênait. Je n'aime pas me donner en spectacle. Mais bon, elle insista. Elle s'assit donc dans la causeuse et me fit signe de m'installer à côté d'elle.

« Non, je dois rester debout, murmurai-je. Je suis incapable de lire assis.

— Bon, eh bien, trancha-t-elle, faites à votre guise. »

En assez bon état, l'exemplaire de *Cap enragé* avait appartenu à un certain Jacques Béland, qui en avait signé la page de garde. Il avait dû traîner quelque temps sur une table de nuit, n'avait même pas été emporté dans une serviette et avait sans doute fini sa carrière prématurément dans une boîte avant de refaire surface dans la librairie de Line. D'après la souillure de la tranche, on pouvait supposer que Jacques Béland s'était rendu jusqu'au tiers du roman, à peu près. Il fallait que je rassemble mon courage. Je bus une autre gorgée de rouge. Confortablement installée dans la causeuse, Line attendait.

J'aurais pu lui lire le récit d'un matiné de tendresse sur les récifs, mais mon choix se porta plutôt sur l'épopée du bateau pris dans une tempête sur le golfe. Au départ, tout était calme et le poisson mordait. Jack, mon héros, avait le sourire aux lèvres et couvrait du regard sa Marjolaine, occupée à surveiller les lignes. Mais voilà que le ciel se couvrait, que la mer devenait mauvaise et que l'orage se mettait de la partie. Je sentais ma voix enfler avec le vent, s'emporter avec la houle, mes cordes vocales ballotter comme le fétu de paille qu'était devenu le bateau soulevé par la vague, le battement de mon cœur augmenter avec le régime du pauvre moteur, bientôt harcelé par les flots. Line m'observait, ses yeux verts écarquillés. Il faisait chaud dans la boutique et je fus bientôt en nage ; une lame plus forte renversa Marjolaine, heureusement encordée, et la projeta par dessus bord. Jack se précipita vers l'avant du bateau et, luttant de toutes ses forces, parvint à hisser Marjolaine le long de la coque pour la ramener à bord. Pour ma part, m'étant mis à arpenter la librairie pour échapper au regard de Line, j'étais à l'autre bout de la boutique, près de la section Religion et il me fallait désormais hausser la voix pour que Marjolaine — non, pour que Line — m'entende. Ayant repris place dans la petite cabine du bateau, Jack finit par vaincre les éléments et mettre son embarcation à l'abri dans l'anse d'une petite île qu'il n'était pas loin d'être le seul à connaître sur la côte.

« *And now there came both mist and snow...* ». La voix de Line me parvint du fond de la librairie. Je reconnus le premier vers d'un poème de Coleridge, placé en exergue d'un des bouquins d'Hodgson. Elle avait profité de trois points de suspension pour s'immiscer dans ma lecture. Peu importe, je poursuivis :

« *Marjolaine s'était recroquevillée le long du bastingage ; s'approchant d'elle, Jack vit quelle sanglottait...*

— *And it grew wondrous cold...*, reprit la voix un peu haut perchée de Line, par-dessus les étagères.

- *Accroupi tout contre elle, il lui prit la tête dans ses bras...*, répondit ma basse.

- *And ice mast-high came floating by...*

- *Marjolaine eut un léger mouvement de recul...*

- *As green as emerald...*

- *C'est fini, maintenant, Marjo, la mauvaise ne viendra pas nous chercher ici...*»

Alors que la voix de Line s'enflait à son tour avec les rafales de vent et les craquements de la glace, mêlant à la clarté sinistre des falaises du grand Nord un accent méridional rafraîchissant, la mienne se faisait plus calme après la tempête.

Plus Line haussait le ton, plus le mien devenait conciliant, jusqu'au moment où elle lâcha ce que je savais être le dernier vers de l'extrait :

« *Like noises in a swoond.* »

J'étais au beau milieu d'un paragraphe. Il me fallait poursuivre :

« *Les cheveux ruisselants de Marjolaine...*

- Eh ! C'est pas juste, protesta Line, je suis à court de munitions. »

Presque en courant, je fis les quelques pas qui me séparaient du bout de la rangée d'étagères et de la causeuse. Toujours assise, Line affichait un air de petite fille prise en flagrant délit : « Je n'ai pas pu m'en empêcher, murmura-t-elle, mais je ne le ferai plus ; c'est promis ». Le fou rire nous prit et il nous fallut une bonne minute pour nous en remettre. Étant revenu sur terre, je cherchai des yeux le livre dans lequel Line avait fait sa lecture. Celle-ci surprit mon regard. Il n'y avait pas de livre ; cette lecture-là, elle l'avait faite dans sa mémoire, qu'elle avait très bonne. Je ne pus m'empêcher de repenser à l'aveugle qu'elle avait été dans mon esprit.

L'ambiance était maintenant à la confiance et à la bonne humeur, propice à notre discussion longtemps retardée. C'est elle qui ouvrit le feu :

« Comment faites-vous pour ressentir un texte aussi intensément ?

– D'abord, je dois dire que j'aime ce bouquin, *Cap enragé*. J'aime les personnages et ils me sont familiers. Vous savez, j'ai passé bien du temps en leur compagnie. Mais il y a plus que ça. Ce texte-là m'est sorti des entrailles. Voyez-vous, les mots qui sont là, je les ai choisis un par un. En fait, ce sont mes mots.

– Oui, vos mots, protesta-t-elle, mais d'abord ceux de Don Hodgson. Cette histoire, c'est lui qui l'a inventée.

– Hodgson a raconté cette histoire-là avant moi, répliquai-je, j'en conviens. Mais les mots sont de moi. J'ai pensé à la musique de chaque phrase. Les intonations sont de moi ; l'assaut des vagues sur la coque du bateau, la description de la lame qui emporte Marjolaine ; la lueur de terreur dans le regard de Jack, tout ça appartient à Hodgson, bien sûr, mais aussi à moi. Ce qui est *fear* dans son esprit devient *panique* dans le mien ; ce qui est *wave* devient *lame* ; ce qui est *choke* devient *toussotement* du moteur ; tous ces mots sont à moi, comme sont aussi à moi le *hurlement* du vent, la *clameur* des vagues, l'*égarement* de l'esprit *assailli* par trop d'éléments étrangers. Et la mélodie, le souffle qui enfle et enfle pour se perdre dans le calme d'une fin de phrase française, tout ça vient de moi.

– Mais vous avez bien un guide, reprit-elle, toujours pas convaincue. Votre texte suit bien le texte original, non ? Sinon, ça serait une mauvaise traduction.

– Oui, il y a un guide, comme une partition. Mais une pièce de musique, on peut la jouer de bien des façons, vous savez. Plus ou moins vite, avec tous les instruments ou en faisant des arrangements... »

Elle me resservit du vin et s'en versa elle-même une bonne rasade. Nous poursuivîmes la discussion. L'heure avançait, cependant et, quelques minutes plus tard, le devoir m'appelait. Elle aussi avait des choses à faire. Peut-être que je pouvais la raccompagner... Elle habitait tout près ; ce n'était vraiment pas la peine. Mais la soirée avait été bien agréable. On allait se reprendre, n'est-ce pas ?

Tout cet hiver et ce printemps-là, nous nous vîmes régulièrement. Je passais la prendre à la librairie au moment de la fermeture et nous partions pour de longues randonnées en ville. Le cap du tutoiement franchi, il se développa entre nous une intimité que je me refusai toujours à appeler de l'amitié, sachant bien toute l'ambiguïté de cette relation entre un homme et une femme.

À son anniversaire, au début mai, je lui offris des lunettes de soleil. Je ne sais pourquoi, c'était le seul cadeau qui me parut approprié à l'approche des beaux

jours. Et puis, je l'avais crue aveugle. Line semblait voir une soif insatiable de soleil. Elle se mit aux patins à roues alignées ; je ressortis ma vieille bicyclette. Ayant délaissé la marche, nous roulions côte à côte dans les rues du Plateau. Nous étions devenus très proches.

Quelques semaines plus tard, mon éditeur organisait un lancement collectif comprenant une œuvre d'Hodgson que j'avais traduite. Je ne pouvais concevoir d'y aller sans Line. Par ailleurs, Donald serait présent et elle ne le connaissait pas encore.

La réception avait lieu dans le jardin d'un restaurant de la rue Duluth. Mai tirait à sa fin et les lilas étaient en fleurs. Lorsque je passai prendre Line, je fus surpris de la trouver avec une amie, qui était toute prête à nous accompagner, une certaine Marie, au début de la trentaine, comme Line, dont je n'avais jamais entendu parler.

Rue Duluth, je retrouvai la faune habituelle de ces lancements : agentes de distribution tirées à quatre épingles, éditeurs et représentants des organismes subventionnaires, chroniqueurs et chroniqueuses de magazines, plus les éternels pique-assiettes. La crinière en bataille, l'air détendu comme à l'accoutumée, Hodgson était entouré de sa cour.

« Salut Don, en forme? Tiens, je te présente, euh, Lynn Barrow.

— Bonjour Monsieur Hodgson. Je suis Line Barrault, rectifia ma compagne, libraire et fidèle lectrice. » C'est vrai que je n'avais pas l'habitude de la présenter. L'œil scintillant, Don lança une plaisanterie sur le charme de l'accent du Sud, qu'il n'avait eu aucune peine à déceler. Puis, il adressa un petit mot à Marie. Il nous consacra quelques minutes sous les lilas. Nous fûmes ensuite happés, chacun de notre côté, par des connaissances ou des relations d'affaires.

Un moment, sur le chemin du bar, accompagné de Marie, je m'engageai dans une discussion avec le propriétaire d'une grande librairie de Montréal, qui me rappela, comme si j'avais pu l'oublier depuis la dernière fois, tout le mépris qu'il avait envers le métier de traducteur. Bien sûr, je lui redis que, s'il fallait retirer toutes les traductions des rayons de sa librairie, il pouvait envisager sereinement une réduction substantielle de son espace commercial.

Notre conversation s'enlisait dans de vieux clichés lorsque mon attention fut attirée par ce qui se passait à l'autre bout du jardin. Une branche de lilas à la main, Line était resplendissante dans un ensemble beige particulièrement élégant ; le bouton du haut de son chemisier s'était ouvert, dégageant un peu sa poitrine et même un bout de son épaule droite. Sur cette épaule, à la limite de sa chevelure blonde, je vis la main de Don ; comme dans un mauvais rêve, je vis aussi sa bouche s'approcher de l'oreille de Line pour lui susurrer des mots que je n'apprendrai jamais à dire et qui déclenchèrent chez elle un rire que je savais cristallin. Ses

verres fumés dissimulaient ses yeux, mais je sais qu'ils étaient trop petits pour s'emplier de la prestance de Don Hodgson. Et voilà le célèbre ^{e/c r/r a/n} qui prenait la belle par la taille — un geste que je n'avais jamais osé — pour l'entraîner à nouveau vers les lilas. Quelle image idyllique!

Je pris brusquement congé de mon libraire et me dirigeai vers la sortie en dépit des protestations de Marie qui soutenait, dans un intolérable tutoiement, que je ne pouvais pas partir comme ça. J'avais besoin d'être seul.

Les teintes multicolores des maisons du Plateau se fondent à travers un écran de brume ; je ne l'avais jamais remarqué. Le ciel était rempli de mauve et de violet lorsque je me retrouvai devant la Médiathèque. Jean-Marc finissait sa journée. Il eut un drôle d'air en me voyant.

« Salut, Jean-Marc, attaquaï-je vaillamment. Dis-moi, j'ai envie de travailler ce soir. T'aurais pas un petit *thriller* érotique, quelque chose de léger que je puisse préparer tranquillement pour une prochaine séance? »

Il a dû être barman autrefois, Jean-Marc. Il vous comprend sans poser de questions superflues. Le bouquin qu'il me passa avait une couverture glacée, pas même une jaquette. Trop long, le titre couvrait tout le haut de la couverture. Plus bas, on voyait une fille, misérablement vêtue et enchaînée dans une cave sordide. En arrière-plan : un homme à l'air menaçant, barbe de plusieurs jours, queue-de-cheval descendant jusqu'à la base du cou, qui avait tout du malfrat. Il portait en outre des verres fumés.

Je laissai tomber une remarque du genre « Faut de tout pour faire un monde, pas vrai? ». J'ignore si Jean-Marc nota la grimace qu'il m'en coûta. Par contre, je suis sûr qu'il ne manqua pas de relever le ton — éteint et défait — de ma voix.